

aider la vieille femme dans les pénibles devoirs restant à accomplir, Amédée sentit dans son âme des impressions nouvelles.

La vie lui apparut tout à coup différente de ce qu'il la jugeait la veille; il la voyait maintenant avec un but, des luttes, des sacrifices, mais par cela même avec un intérêt sérieux.

Honteux du désespoir jaloux dans lequel de vagues soupçons l'avaient entraîné, il voulait mettre l'entier dévouement de son cœur, de son âme et de ses forces à aimer, à respecter, à soigner, à guérir celle qui était devenue sa compagne et le but de sa vie.

Occupé et absorbé dans ses pensées, Amédée gardait le silence. Son compagnon de route le rappela à la situation présente en lui disant :

— Quel effroyable progrès fait le suicide à notre époque ! comme le sens moral est affaibli ! Nos pauvres enfants du peuple, autrefois si pieuses, si sages, si attachées à leurs devoirs et à leurs familles, semblent avoir perdu aujourd'hui les plus simples notions religieuses. Cette malheureuse Isaline était un modèle à l'époque de sa première communion ; elle faisait partie de différentes congrégations dont elle était l'exemple. Peu à peu elle fréquenta moins l'église, on la vit plus parée ; la grand-mère, quoiqu'elle dise, est très faible, elle favorisait la légèreté d'Isaline, elle aimait mieux la voir à la danse qu'au confessionnal ; aujourd'hui, elle en recueille le fruit. Voyez-vous, monsieur, il faut aux jeunes filles et aux jeunes femmes la garde de Dieu !

En toute autre circonstance Amédée eût souri avec incrédulité, mais au sortir de ce spectacle de mort, des sentiments plus sérieux germaient dans sa tête, et il entrevoyait, au travers de la vie et des douleurs humaines, l'action divine.

— Vous avez peut-être raison, monsieur l'abbé, répondit-il avec politesse.

Quand ils furent à Amberieu, il salua le prêtre et, s'acheminant à la station, il attendit le passage du premier convoi. Son âme était comparativement calme. Il ne voulait plus penser à lui, mais faire le bonheur des autres, et peut-être... chercher Dieu.

Le temps était calme, sinon beau ; les eaux tombées dans la nuit accouraient en masses formidables du haut des montagnes, et, jaillissant de roc en roc, mugissant comme la tempête, elles arrivaient sur la terre en y creusant un gouffre ou en y commençant un torrent. Ces eaux d'orage, sans mesure et sans frein, qui vont labourant la terre, dévastant les moissons, déracinant les arbres, portant sur leur passage le désordre, l'effroi et la ruine, sont un des plus grands, des plus émouvants spectacles que l'homme puisse contempler. Amédée en fut émerveillé, et l'enthousiasme saisissant fortement son âme, le ramena à Genève aussi heureux qu'il l'avait quitté désespéré.

Annunciade avait souffert de son absence, et cependant, elle ne se plaignait pas. Elle dit seulement :

— Quelle affreuse nuit pour les voyageurs !

— J'étais de ce nombre, répondit Amédée, j'ai fait une excursion dans la montagne, mais j'ai bien juré qu'on ne m'y reprendrait plus.

La jeune femme ignora toujours l'affreuse douleur dont elle avait été menacée pendant cette nuit d'orage.

(La suite au prochain numéro.)

## NOS GRAVURES

### Charles Sauvageot

A la triste liste déjà si longue des collaborateurs du *Monde illustré* disparus depuis une année, il nous faut ajouter aujourd'hui le nom de M. Charles Sauvageot, mort à Fontainebleau (France), le 15 avril dernier. M. Sauvageot était l'ami intime du regretté Edmond Morin. C'était une nature d'élite, un artiste doublé d'un gentilhomme parlant de son art avec amour et montrant à tous la plus grande bienveillance unie à une véritable distinction.

Depuis de longs mois, M. Sauvageot était très malade, et ce fut avec grand-peine qu'il put se rendre à la fête de bienfaisance qui fut donnée l'année dernière au palais de Fontainebleau pour nous en faire le croquis. C'est, croyons-nous, la dernière fois qu'il dessina pour un journal illustré.

Charles-Théodore Sauvageot, était né à Paris le 22 février 1826.

Son père était peintre de vitraux à la fabrique de Choisy-le-Roy. Sa mère, Mlle Désirée Gaillot, peintre de genre, élève de Gros, eut pendant de longues années un atelier très suivi.

Dans ce milieu artistique, l'enfant se sentit tout naturellement porté vers les arts graphiques.

Tout jeune, il dessinait avec ardeur et paraissait devoir cultiver, comme sa mère, la peinture de genre, mais son amour profond de la nature détermina sa vocation pour le paysage.

Elève d'Isabey et grand admirateur d'Eugène Delacroix, il conserva pour ces deux maîtres un véritable culte, et l'on retrouve dans presque toutes ses œuvres, certaines de leurs qualités.

Comme dessinateur, il a été longtemps collaborateur d'abord du *Musée des familles*, sous la direction de Pitre Chevalier, puis de *l'Illustration* et du *Monde illustré*.

Depuis vingt ans, il s'était adonné au professorat, et tous ses élèves conserveront un souvenir de cet atelier où ils trouvaient tout à la fois l'éducation artistique et une bonne et franche camaraderie, rendue facile par le caractère aimable et bienveillant du professeur.

Dans ces dernières années, Charles Sauvageot, très souffrant, avait quitté Paris pour vivre à Fontainebleau où il professait encore, mais où surtout il pouvait se livrer à ses études dans sa chère forêt.

Depuis 1862, Charles Sauvageot a figuré à presque toutes les expositions annuelles.

Plusieurs de ses tableaux ont été reproduits par les journaux ou figurent dans la collection Goupil.

Nous citerons :

*Vues prises en Hollande, en Auvergne et en Provence ;*

*Une ruelle au XVII<sup>e</sup> siècle ;*

*Les Vieilles Murailles de Morot* et beaucoup d'autres vues prises dans la forêt de Fontainebleau ou dans les environs.

Sur la fin de sa vie, il s'était adonné à l'aquarelle. Ses productions étaient très prisées par les amateurs et les collectionneurs.

### Karl Marx

Le nom de Karl Marx et les idées pour lesquelles il a combattu ont fait trop de bruit dans le monde pour que nous laissions échapper l'occasion de publier le portrait de ce célèbre révolutionnaire.

Le fondateur et directeur de *l'Internationale des travailleurs* est mort récemment à Londres.

Karl Marx était né à Trèves en 1814. Après avoir fait ses études à Bonn et à Berlin, il alla rédiger la *Gazette rhénane* à Cologne en 1840. Ce journal ayant été supprimé en 1843, il vint à Paris avec sa jeune femme et y publia des études philosophiques et politiques avec Ruge et Heine.

Peu de temps après, il se tourna entièrement vers les clubs socialistes. Expulsé de France à la requête du gouvernement prussien, il se réfugia à Bruxelles. Après la révolution du 24 février, Marx fit un court séjour à Paris et partit pour Cologne, où il ressuscita la *Gazette rhénane*, qui fut supprimée en 1850 par le procès des communistes de Cologne. De nouveau proscrit, Marx se réfugia à Londres, où il se fixa.

Les années qui suivirent furent employées par Marx à fonder l'association internationale des travailleurs.

Jusqu'à sa dissolution, Karl Marx prit une part très active à la direction de l'Internationale, et depuis il s'est activement occupé de la fondation de quelques-uns des partis ouvriers actuels.

Karl Marx avait deux filles, dont l'une est mariée à M. M. Charles Longuet, rédacteur à la *Justice*, qui habite Argenteuil et chez lequel le célèbre socialiste était venu passer quelques semaines l'année dernière. L'autre est mariée à M. Paul Lafargue, orateur de clubs, qui vient d'être condamné, il y a quelques jours, par la cour d'assises de Moulins, à trois ans de prison, pour un discours révolutionnaire prononcé dans des réunions publiques.

### L'Institut des aquarellistes de Londres

L'Institut des aquarellistes de Londres, qui compte maintenant un demi siècle d'existence, vient de se faire bâtir, par l'architecte Eduard-Robert Robson, un hôtel dans Piccadilly. De l'inauguration de cet hôtel datera une ère nouvelle pour l'aquarelle anglaise, par le fait de l'admission à ses expositions de tous les aquarellistes. L'Institut rend ainsi un grand service aux aquarellistes comme au public, en mettant les premiers en rapport avec le second qui attend, non sans impatience, l'ouverture de la prochaine exposition de juin. L'Institut compte parmi ses membres les artistes les plus renommés de l'Angleterre et, comme membres honoraires, plusieurs princes et princesses de la famille royale d'Angleterre.

Le bâtiment, que représente notre gravure, est du style grec, modifié suivant la destination à laquelle le bâtiment doit répondre. La façade se compose d'un soubassement, contenant six salles donnant sur un grand hall ou salle vitrée. Autour et au-dessus sont des chambres pour les œuvres de moindre importance et trois galeries spacieuses. Les murailles du hall, où l'on accède par les deux entrées, à fronton coupé, que l'on voit à droite et à gauche de l'édifice, sont percées de petites fenêtres au-dessus desquelles des niches contiennent les bustes des plus célèbres aquarellistes anglais.

Le hall mesure environ 35 mètres de longueur sur 14 de largeur. Il reçoit le jour par en haut et ses murailles sont divisées en panneaux richement ornements. Un grand escalier, auquel on accède par la porte du milieu, conduit aux galeries d'expositions.

### L'incendie de la jetée-promenade à Nice

La jetée-promenade de Nice vient d'être complètement détruite par le feu, qui s'est déclaré le 4 avril, vers cinq heures, et s'est étendu avec une rapidité effrayante. L'incendie présentait un coup d'œil terrifiant. Le zinc de la toiture en fusion, la charpente en fer qui se tordait sous l'effort des flammes, l'eau de mer en ébullition, l'immense gerbe de feu et de fumée qui s'élevait à une hauteur de plusieurs étages constituaient un spectacle de la plus horrible magnificence, dont notre dessin d'une page donnera une idée au lecteur.

Nos deux autres dessins représentent la jetée l'un avant le sinistre, l'autre après.

Cette jetée-promenade, qui n'était pas tout à fait terminée, est l'œuvre d'une société particulière. La construction en avait été commencée en 1880. Elle part de la promenade des Anglais et se termine en mer par une vaste plate-forme sur laquelle s'élevait le palais des fêtes ou le Casino. Il y avait dans ce palais une très vaste et très belle salle pour les représentations théâtrales, les bals, les concerts, puis des salles de billard, un restaurant, un café, un cercle nautique. Un grand promenoir abrité l'encadrait et il était couronné par une élégante coupole couvrant la salle des fêtes et qu'entourait une terrasse d'où l'on jouissait d'une vue admirable.

La jetée-promenade sera reconstruite.

### Mademoiselle d'Erlincourt

Les dernières démonstrations politiques ont mis en évidence une étrange figure de jeune fille qui a été mise en état d'arrestation, lors de l'affaire de la salle Rivoli, et qu'une récente ordonnance de non-lieu vient de rendre à la liberté.

La célébrité d'un moment de Mlle d'Erlincourt explique suffisamment la publication de son portrait dans ce numéro.

Mlle Fernande d'Erlincourt est née à Reims le 10 mars 1863. Elevée par sa grand-mère paternelle, Mme Poiret, née d'Erlincourt, elle reçut jusqu'à l'âge de onze ans ses tendres soins. Dès l'enfance, elle manifesta des goûts artistiques très prononcés et se passionna pour le théâtre, ce que voyant, son père devinant une vraie vocation lui donna des maîtres de musique et de déclamation.

Mlle d'Erlincourt s'est, paraît-il, essayée déjà dans quelques réunions de bienfaisance, pour s'habituer au public.

Elle est en pourparlers pour un engagement sur une scène parisienne.

Sa personnalité n'est donc pas exclusivement politique. Au reste, l'ordonnance de non-lieu qui a terminé l'incident de la salle Rivoli, est une justification suffisante en faveur de Mlle d'Erlincourt, qui proteste énergiquement contre les récits publiés sur son compte et répudie surtout le titre "d'anarchiste" dont on l'aurait gratifiée.

### M. John Brown

La mort de ce fidèle et dévoué serviteur, sans être un événement politique, offre un caractère assez grave, en ce qui frappe S. M. la reine d'Angleterre dans ses plus chers sentiments, ceux qu'elle a voués au souvenir du prince Albert, au service duquel le défunt était entré en 1849.

M. Brown, décédé le 27 mars, avait 58 ans. Fils d'un fermier de l'Aberdeenshire, il était entré au service royal en 1849. L'année suivante, le prince époux l'avait choisi pour accompagner la reine Victoria et conduire son poney.

En 1865, il fut nommé serviteur personnel de la reine, et ne la quitta jamais depuis lors.

M. John Brown, créé esquire, il y a deux ans, était chef de la chambre des Stewards, c'est-à-dire à la tête de la maison royale.

Portant le costume écossais, John Brown se tenait toujours sur le siège de derrière du landau de la reine, veillant sans cesse à sa sûreté. Son attachement et son long dévouement à la souveraine lui avaient valu certains privilèges. La reine se plaisait à rendre hommage à ses qualités : droiture, simplicité, cœur ferme et bon.

Lors de l'attentat commis sur la personne de lady Florence Dixie, M. John Brown s'étant rendu sur l'emplacement même, pour procéder à une enquête, fut saisi par le froid. Une indisposition se déclara et peu à peu dégénéra en maladie sérieuse, dont le dénouement fut fatal. Nous reproduisons la physionomie sympathique de ce dévoué et fidèle sujet dont la perte a causé à la reine d'Angleterre une secousse profonde.

S. M. la reine Victoria a voulu dire un dernier adieu à son fidèle serviteur.

Elle est allée prier dans la chambre mortuaire.

Ce que coûte annuellement aux ouvriers *l'esprit du mal*. Etant admis qu'un ouvrier dépense par jour, pour *tuer le verre* ou pour offrir une tournée à ses amis, une somme de dix ou vingt cents, voici ce que représenterait cet argent placé à quatre et demi pour cent.

Dix cents par jour au bout de dix ans donne \$448 ; quinze cents font en vingt ans \$1,717, et vingt cents par jour produisent au bout de quarante ans \$7,412.

Combien de malheureux ouvriers ont ainsi sacrifié à l'ivrognerie une modeste aisance dans leur vieillesse.

Aujourd'hui, ils ont pour toute rente le grand livre de la charité publique, quand ils auraient pu se faire une existence honorable.

Celui qui tiendrait un compte de ses folles dépenses apprendrait peut-être à devenir économe. On ne compte pas assez, voilà le mal.